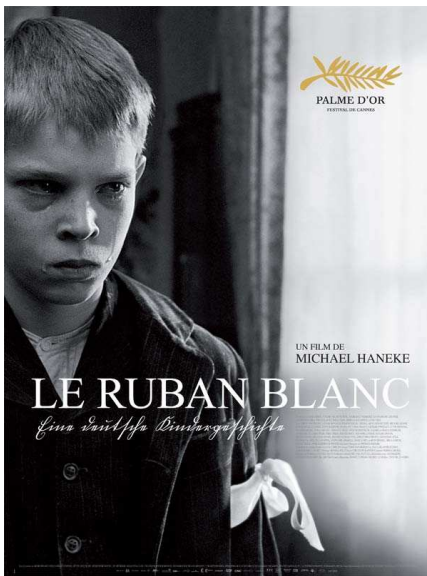




"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditeurs saturniens, sympathiques ou séraphiques des matins salvateurs, symphoniques et synesthésiques.

Rose et noir exhibait des soieries aux coloris chatoyants mais d'aucuns portent pour seule parure *Le ruban blanc*, à l'affiche, du nord au prude.



A quelques mois de l'attentat de Sarajevo, d'étranges événements perturbent la sérénité d'un village jusqu'alors placide du nord de l'Allemagne. Tout commence par la chute de cheval du médecin local, désarçonné par un câble tendu entre deux arbres. Puis, la fatalité s'abattra sur la femme d'un agriculteur, sans mobile apparent. La situation s'aggravera encore avec la fête des moissons, achevée de cruelle façon. Bientôt, l'instituteur décide de mener sa propre enquête, afin de trouver l'origine des accidents survenus et des agressions subies. A ce sujet, une sage-femme bafouée, un docteur aux troubles penchants, un pasteur d'un rigorisme aveugle, ses nombreux enfants, qui arborent un ruban blanc en signe de pureté mais semblent cacher un ignominieux secret, le fils d'un paysan ivre de rancoeur et un contremaître brutal, en savent peut-être plus qu'ils n'en disent. Et notre limier improvisé de se rendre peu à peu à l'évidence : la haine déborde parce que la culpabilité est pleine.

Première Palme d'Or autrichienne de toute l'histoire du Festival de Cannes, le long métrage de **Michael Haneke**, déjà lauréat de multiples récompenses pour *La pianiste* et *Caché*, a du coffre. Epaulé par **Jean-Claude Carrière**, il tisse en effet avec une dextérité effilée une trame subtile, entre crimes et chuchotements, crises et châtiments, grimaces et brimades. Ainsi, l'infamie mûrit ici à bas bruit, imperceptible mais inéluctable, alimentée par la frustration et l'hypocrisie. A cette narration dense et agile s'ajoute une mise en scène gracile et ample, tout en éclairages racés et en images chamarrées, la caméra évoluant avec autant d'aisance que de prestance.

Celle-ci transfigure des interprètes en tous points remarquables, aptes à démontrer que l'éloquence réside parfois dans le silence et que l'expressivité peut palpiter derrière l'impassibilité. Par ailleurs, le réalisateur cisèle un film à thèse cohérent et courageux, tout en échappant à l'écueil du dogmatisme ou de la naïveté. A ses yeux, un certain radicalisme teinté de fanatisme porte en lui les germes du sadisme et du nazisme, persécutions et exactions répondant dès lors à un désir de punition. Des liens étroits uniraient par conséquent les défenseurs de l'absolutisme moral aux barbares. En d'autres termes, le chantre est un corps félon d'où peut jaillir la bête immonde.

Au demeurant, l'intrigue prépare un crescendo que le final désamorçait. A ce propos, l'épilogue laisse moult interrogations sans réponse. Malgré sa plasticité raffinée, il préfère en effet l'évanouissement progressif à des éclaircissements exhaustifs. Le sort de trois personnages importants demeure ainsi en suspens. De même, l'élément déclencheur de ces dérèglements délétères constitue un épais mystère. La séquence du réveil des chérubins sur fond d'incendie nocturne fleure quant à elle l'artifice, sans doute en raison d'une théâtralité accusée. Enfin, le cinéaste ménage avec doigté un savant malaise, mais maintient hélas tout humour à l'écart de sa

boîte à ouvrage, où rien ne soulage donc de ces lourdes images à rages sourdes et outrages.

A présent, interrogeons une éminente psychiatre, **Helga Blumensuppe**, afin de connaître son avis de spécialiste : « Madame, que pensez-vous d'un pareil drame ? » - (voix au timbre aigu et germanique) Ich erinnere mich an diese grausame Zeit. / (L'animateur traduit) Je me souviens de cette période cruelle. / Die Erklärung ruhet in der Kindheit. / L'explication gît dans l'enfance. / Wenn die Jungen kein Herz haben, der Unschuldige befreit die Hydra. / Lorsque la jeunesse n'a pas de cœur, l'ingénu libère l'hydre. »

Fulgurant et frémissant quoique frustrant, méphitique et esthétique mais elliptique, aussi fertile que fébrile ou fétide, *Le ruban blanc* récolte un quinze et demi. Certes, un tel spectacle, pour adultes, joue avec une certaine complaisance sur latences et pestilences. De plus, l'hypothèse défendue, quoique séduisante, ne s'avère pas moins contestable, car elle fait abstraction du contexte économique pour privilégier le versant pathologique. Néanmoins, une telle fiction force l'acquiescement, grâce à son intelligence, sa cohérence et son élégance.

Enfin, la horde d'ambigus bambins ici mise à l'honneur renoue avec *Le village des damnés* aux poupines hideuses, tout en offrant un contrepoint imprévu mais pertinent aux exquis sacripants du *Petit Nicolas*. Le récit transforme à cet égard avec audace l'âge tendre en matrice de toutes les dérives : et de nous avertir que certains Enfers s'ouvrent par l'intermédiaire d'angelots supposés. On ne se méfie jamais assez des Cerbères polymorphes.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.